

A PROPOS DU LIVRE DE SENIOR

A. A.

Les éditions Dervy ont récemment inauguré une nouvelle collection intitulée *Les Classiques de l'Alchimie* ¹, proposant des titres de grande valeur le plus souvent dans leur première traduction française. C'est le cas notamment du traité de Senior Zadith ², souvent cité dans la littérature alchimique et reconnu par les meilleurs auteurs comme un texte de qualité. Ce traité n'était jusqu'à présent accessible qu'en latin (dans le volume V du *Theatrum Chemicum* de Zetzner), et c'est assurément une très bonne idée que de l'avoir traduit en français. Malheureusement, cette excellente occasion de s'abreuver à la source de la tradition alchimique occidentale est également une occasion manquée, et nous allons essayer d'expliquer pourquoi. Non pas que nous mettions le moins du monde en cause la traduction ici faite du latin en notre langue. Mais la méconnaissance d'un traité original dont celui de Senior n'est lui-même qu'une traduction partielle et parfois inexacte rend certains termes ou certains passages incompréhensibles (il est vrai qu'on s'en est accommodé pendant des siècles), et fait passer à côté d'une étude d'un intérêt véritablement exceptionnel : nous ne le reprochons pas au traducteur, car il se serait agi d'un autre travail que celui qu'il avait entrepris; du moins est-il extrêmement regrettable que personne ne se soit trouvé pour au minimum signaler la chose au lecteur et donner quelques indications succinctes. C'est donc ce que nous allons tenter de faire.

Le cas du traité de Zadith est en effet exemplaire : c'est un des rares cas où l'on connaît l'identité de l'auteur et où l'on possède plusieurs manuscrits du texte original arabe d'un traité traduit en latin. Le cas n'est pas unique, mais il est tout de même fort peu fréquent, et mérite d'être un peu mieux traité qu'il ne l'est dans l'introduction de la traduction française :

« Nous avons choisi de (la) présenter sans notes ni commentaires. A quoi bon ? On ne sait rien sur la personnalité de son auteur, et nous doutons fort que malgré les progrès effectués par la recherche érudite, on puisse en savoir un jour quelque chose... Nous nous abstiendrons également de remarques quant à l'exposé lui-même, le texte étant assez complet et parlant pour satisfaire les chercheurs authentiques, qui n'ont nul besoin de nos avis. »

¹ Dirigée par Geneviève Dubois, que l'on connaît aussi comme l'auteur du dernier livre sur Fulcanelli. Saisissons cette occasion de dire que cet ouvrage nous paraît loin d'avoir épuisé la question.

² *Le Livre de Senior*, suivi de *Lettre de Psellos sur la Chrysopée* et de *Rachidibid*, Dervy, 1993. La traduction est signée J.-F. G.

Certes, l'option du traducteur, qui consiste à s'effacer derrière son texte, est parfaitement respectable; de même sommes-nous loin d'avoir une considération immodérée pour les recherches érudites lorsqu'elles sont menées uniquement pour elles-mêmes. Il existe toutefois certains cas - et celui-ci en est un - où les travaux d'érudition peuvent s'avérer d'un grand secours pour une meilleure compréhension du texte.

Voyons à présent ce que dit la quatrième de couverture :

« Les érudits pensent que l'auteur serait un Oriental, probablement Egyptien, Mohammed Umail Al Tamani, qui aurait vécu aux alentours du Xe siècle, et ce petit écrit alchimique aurait été traduit de l'arabe en latin au XIIe ou XIIIe siècle. Mais à ce jour, aucune preuve décisive n'a été apportée... »

C'est trop ou c'est trop peu, et en tout cas c'est inexact : tel que nous pouvons le lire dans les toutes premières lignes du manuscrit, le nom de l'auteur est Abû Abdallâh Muhammad ibn Umayl al-Tamîmî (ce n'est pas faire preuve d'une érudition exagérée que d'écrire correctement le nom des gens). Il vécut effectivement au dixième siècle de notre ère. Si on ne connaît pas ses dates exactes et si on sait effectivement très peu de choses sur sa vie, il est toutefois possible de bien cerner l'époque où il vécut et les milieux qu'il fréquenta, par une série de renseignements indirects que l'on peut tirer notamment du *Fihrist* d'Ibn al-Nadîm et qui concernent des personnages mentionnés par ailleurs par notre auteur dans le traité qui nous occupe. Le nom latin de Senior Zadith, fils d'Hamuel s'explique quant à lui facilement : Senior traduit certainement l'arabe Cheikh; Zadith est très probablement une corruption de *al-sâdiq*, le *véridique*, le *qâf* final donnant un th, comme dans azoth (on rencontre également *azoch*) qui vient de *al-zâwûq* (le mercure); et filius Hamuel est la latinisation immédiate de Ibn Umayl.

Ce dernier est l'auteur de plusieurs traités et poèmes, dont certains ne sont connus que par leur titre. On a pu émettre l'hypothèse que son *Kitâb mafâtih al-hikma al-'uzmâ* était l'original de la *Clavis majoris sapientiae* d'Artéphius. Le texte qui nous intéresse se compose en réalité du traité intitulé *Kitâb al-mâ' al-waraqî wa al-ardh al-najmiya* (*Livre de l'eau foliée et de la terre étoillée*), se présentant lui-même comme un commentaire de la *Risâla al-shams ilâ al-hilâl* (*Epistola Solis ad lunam crescentem*). Si le titre de cette épître (en vers rimés dans le texte arabe) se retrouve dans la traduction latine, celui du traité qui lui fait suite n'a pas été repris tel quel. On rencontre toutefois dans le texte latin les deux expressions-clés de *aqua foliata* et de *terra stellata*. Nous reviendrons un peu plus loin sur la première de ces expressions, qui recèle en arabe une amphibologie de sens. Relevons immédiatement que la traduction latine est très partielle : il manque trente-sept versets à l'épître, et le commentaire latin ne représente que la première moitié du texte arabe. C'est dire qu'en tout état de cause cette source

importante pour la tradition hermétique occidentale était déjà très mutilée à l'origine ³.

Ce traité est un classique et un jalon important de l'alchimie musulmane. Il représente une synthèse de plusieurs enseignements antérieurs (parmi ses sources possibles, citons la version arabe de la *Turba philosophorum*, avec laquelle on peut relever nombre d'analogies très précises, ainsi que le *Shawâhid* d'al-Râzî). Il eut également une influence profonde et durable, puisque trois siècles plus tard al-'Iraquî en transcrivit un long passage dans son *Kitâb al-'ilm al-muktasab fi zirâ'a al-dhahab* (*Livre de la science acquise concernant la culture de l'or*), et que Jaldakî fit un long commentaire de la *Risâla*. En Occident, mentionnons que le texte intitulé *Rosinus* ⁴ *ad Euthiciam*, qui se trouve dans le recueil *Artis Auriferae quam Chemiam vocant...* (1593) est une traduction d'un passage de notre traité, lequel présente également de nombreuses similitudes avec les deux versions de la *Turba* que contient le même recueil.

Il serait naturellement extrêmement souhaitable de disposer d'une traduction intégrale et annotée du *Mâ' al-waraqî*. Nous n'avons malheureusement pas le loisir d'entreprendre un ouvrage aussi considérable, et notre propos se limitera ici à tenter de montrer tout le bénéfice que l'on retirerait d'un tel travail; pas uniquement, sans doute l'aura-t-on déjà compris, dans une optique de pure érudition.

Il existe plusieurs manuscrits de ce texte. Il en existe un à la Bibliothèque Nationale à Paris; un autre, à Saint-Pétersbourg, avait déjà fait l'objet d'une notice descriptive par le Baron Victor Rosen à la fin du 19^{ème} siècle. Surtout, il a fait l'objet d'une édition copieusement annotée en 1933 ⁵, et c'est essentiellement sur ce remarquable travail que s'appuient les présentes notes.

Examinons à présent ce que l'étude du texte arabe peut nous apprendre. Si nous laissons de côté les passages qui n'ont pas été traduits, il reste principalement ceci :

³ Répétons que seule la première partie du traité a été traduite en latin, sans d'ailleurs que cela soit justifié au moins par une division en deux parties distinctes de l'original. Dans la partie traduite, plusieurs passages plus ou moins longs ont été omis (par exemple, p. 45, après « premier œuvre », il manque 62 vers, et un peu plus loin, après « *Abarnahas* imparfait », manque un passage d'une quinzaine de lignes contenant des citations d'Aros s'adressant au roi Théodoros et de Dhu-l-Nûn al-Miçrî notamment).

Le dernier paragraphe du texte latin (« Explication des Aigles ») n'est en revanche pas une traduction, mais plutôt une sorte de résumé qui a ensuite été placé à la fin du texte. Le *Kitâb al-mâ' al-waraqî*... proprement dit, c'est-à-dire le commentaire en prose, commence au titre intercalaire *Coagulatio* du texte latin (page 26 de l'édition française).

⁴ Rosinus est une déformation de Zosime.

⁵M. Hidâyat Husain, H.E.Stapleton, M. Turâb Ali : *Three arabic treatises on Alchemy by Muhammad bin Umail*, Mem. Asiat. Soc. Bengal, vol. XII, n°1 (1933).

- certains passages ont été déformés au point d'en devenir franchement incompréhensibles;
- certains mots ont été mal lus et donc mal traduits, modifiant sensiblement le sens du texte;
- certains termes ont été laissés tels quels par le traducteur et sont devenus de ce fait de véritables énigmes, alors que leur sens n'a rien de mystérieux lorsqu'on connaît le mot arabe correspondant;
- dans certains cas enfin, il peut exister en arabe un double sens qui n'apparaît pas dans la traduction.

Ce dernier point trouve son illustration dans le titre même du traité. En effet, le mot arabe *waraq* possède deux sens : d'une part il désigne l'argent (métal); d'autre part, il désigne une feuille. *Al-mâ' al-waraqî* peut donc signifier l'eau argentée ou l'eau foliée. Le traducteur latin a choisi *aqua foliata*, mais le premier sens qui vient à l'esprit en lisant le texte arabe n'est pas celui-là, mais bien plutôt le premier, et la traduction "naturelle" du titre serait donc : *Livre de l'eau argentée et de la terre étoilée*. D'ailleurs, on peut s'en apercevoir à l'un ou l'autre endroit de la traduction. Il faut par exemple se forcer pour trouver un sens cohérent au passage p. 49 : « Ils ont dit à cause de cela : « Changez l'or en feuilles », c'est-à-dire faites en sorte qu'elles aient la couleur des feuilles, afin que nos feuilles soient de la couleur ». Le texte arabe dit : « Ils ont dit à cause de cela : « Changez l'or en argent (*waraq*) », afin que vous lui procuriez la couleur de l'argent, afin qu'il devienne de couleur argentée, ce par quoi ils entendent son blanchissement. » Il peut certes y avoir un « jeu de mots » sur *waraq*, mais en tout cas il n'apparaît plus à la traduction. De toute manière, une chose est certaine, c'est que nous nous trouvons avec cette expression devant l'origine du terme *aqua foliata* qui devait connaître chez nous une grande fortune. On peut étudier l'alchimie sans savoir cela, mais cela ne gêne rien de le savoir.

Afin de faire apparaître plus clairement les différents problèmes mentionnés ci-dessus, le plus simple est de traduire directement de l'arabe les premières lignes du traité, et de comparer ensuite avec la traduction française obtenue à partir du latin.

Le texte d'Ibn Umayl commence ainsi (nous n'examinerons pas ici les variantes – mineures - entre les manuscrits) :

« Au Nom de Dieu le Miséricordieux, le Clément. Louange à Dieu, le Seigneur des Mondes, et Prière sur notre Seigneur Muhammad le meilleur des prophètes et sur toute sa famille.

Abû Abdallâh Muhammad ibn Umayl al-Tamîmî - qu'Allâh soit satisfait de lui - dit :

J'entrai un jour avec Abû-l-Qâsim Abd al-Rahmân, frère de Abû Fadl Ja`far al-Nahwi; et, après cela, j'entrai une autre fois avec Abû-l-Husayn Alî ibn Ahmad ibn Abd al-Wâhid connu sous le nom d'al-`Adawî dans *Bûçîr*, la prison de Joseph, connue sous le nom de *Sidar Bûçîr*. Nous

parvînmes jusqu'au temple (*birbâ*) que les gardiens (nous) ouvrirent, et je vis sur le toit des galeries du temple une figure représentant neuf aigles, les ailes déployées comme s'il volaient, et les serres étendues et ouvertes. Dans la serre de chaque aigle, il y avait quelque chose comme un arc tendu, tels ces arcs dont se servent les soldats. » Etc...

Voici le même texte en latin (*Theatrum Chemicum*, éd. de 1659):

« *Dixit Senior Zadith filius Hamuel.
Intravi ego et Oboël, charissima barba, in domum quamdam
subterraneam, & postea intuiti sumus ego & Elhasam universos carceres
Joseph ignitos, & vidi in tecto imagines novem aquilarum pictas,
habentes alas expansas, acsi volarent, pedes vero extentos & apertos,
& in pede uniuscujusque aquilae similitudo arcus ampli, quem solent
ferre sagittarii... »*

Ce qui, du latin en français, donne :

« Senior Zadith, fils de Hamuel, dit : J'entrai, moi et Oboquël (*sic*), très chère barbe, dans une certaine maison souterraine. Ensuite, moi et Ethasam (*sic*), nous nous mîmes à contempler en entier les prisons ignées de Joseph. Et je vis représentées au plafond les images de neuf aigles aux ailes déployées comme s'ils volaient, et aux serres étendues et ouvertes; et dans les serres de chaque aigle était représenté un grand arc avec lequel on tire ordinairement les flèches... » (éd. Dervy, p. 13).

Qu'Abû-l-Qâsim devienne Oboël et Abû-l-Husayn Elhasam, cela n'a pas beaucoup d'importance. Mais au vu de ces quelques lignes, on peut déjà s'apercevoir que le texte latin pose problème : d'une part, il n'est écrit nulle part dans l'original que les prisons de Joseph sont « ignées »; on pourrait penser que cette précision a été ajoutée par le traducteur, mais il semble beaucoup plus probable qu'il s'agisse d'une mauvaise lecture d'un mot arabe. De toute évidence, ces premières lignes ont causé beaucoup de souci à celui qui devait les traduire. Le mot *universos*, de son côté, pourrait éventuellement venir d'une interprétation de *Sidar*, compris comme s'appliquant à la septième sphère ⁶. D'autre part, nous voyons avec plaisir disparaître cette absurdité que constitue la « très chère barbe ». Rendons à J.-F. G. cette justice qu'il indique en note : « Il y a peut-être faute typographique à *Charissima*... Le présent passage serait donc : très belle maison, et non pas chère Barbe, au vocatif. » En fait, *barba* semble bien provenir d'une mauvaise compréhension de *birbâ*' (pl. *birâbi*). Ce dernier mot dérive d'un mot copte et désigne d'une manière générale tout ancien temple égyptien (bien qu'on le traduise parfois par pyramide). L'adjectif *birbâwi* qui en dérive s'applique aux

⁶A cause de *sidra al-muntaha*, le lotus de la limite, marquant le terme du voyage nocturne du Prophète. C'est là toutefois une hypothèse un peu forcée.

hiéroglyphes, et à vrai dire l'incompréhension du traducteur est ici... incompréhensible puisqu'un peu plus loin il traduit *al-qalam al-birbâwî* par *literae de barbaria*.

Le traité commence donc par une découverte dans un temple; ceci n'est pas sans évoquer celle de la Table d'Emeraude dans une salle souterraine, telle qu'elle est relatée à la fin d'un autre texte célèbre de l'alchimie musulmane, le *Livre du Secret de la Création* attribué à Apollonius de Tyane. Les découvertes dans des lieux souterrains, cachés, temples ou tombeaux, sont courantes dans la littérature hermétique. A ce sujet, nous avons pensé, même si cela nous éloigne quelque peu de notre texte, qu'il pourrait être de quelque intérêt de citer un passage du *Fihrist* d'Ibn al-Nadim concernant Hermès :

« Les opinions divergent en ce qui concerne l'histoire de cet homme (Hermès). Certains disent qu'il était un des sept Grands Prêtres désignés pour protéger les sept temples, et qu'il avait la charge du Temple de Mercure (*Utârid*). Il reçut son nom de celui de cette planète, car Mercure en langue chaldéenne est *Hurmus* (*Hermès*). D'autres disent qu'il émigra pour certaines raisons en Egypte, et qu'il devint le souverain de ce pays. Il avait plusieurs enfants, notamment Tât, Sâ, Ashmun, Ithrib et Quft, et il était l'homme le plus sage de son temps. Lorsqu'il mourut, il fut enterré dans ce monument connu au Caire (*Miçr*) sous le nom d'*Abû Hurmus* et que le peuple appelle *Hurmayn* (*les deux Pyramides*). L'une d'entre elles est sa tombe, l'autre est la tombe de son épouse. On dit également que la dernière est la tombe de son fils qu'il avait désigné pour lui succéder après sa mort... » ⁷

(L'auteur a également lu dans un livre ce qui suit :)

« Ahmad ibn Muhammad al-Ashmûnî m'a raconté qu'un gouverneur d'Egypte voulait savoir ce qu'il y avait au sommet de l'une des pyramides, et qu'il se mit en tête de parvenir à cet endroit par n'importe quel moyen. A ce moment, il fit la rencontre d'un Indien, qui se déclara prêt à faire l'ascension jusqu'au sommet étant donnée la récompense qui lui était offerte. Cet homme dit: « Les gens ne peuvent monter car lors de leur ascension leur esprit chancelle à la vue de ce qui est devant eux. » Il ajouta : « La longueur et la largeur à la base sont de 480 (unités). Ensuite l'édifice se termine en pointe et lorsqu'on atteint le sommet, il y a une plate-forme de 40 (unités au carré) ». L'homme qui fit l'ascension raconta, lorsqu'il redescendit, que cette plate-forme était assez large pour que vingt chameaux adultes y prennent place. Au milieu de la plate-forme, il y avait un dôme élégant; immédiatement au-dessous se trouvait quelque chose qui ressemblait à une tombe, au

⁷Le lecteur est invité à se reporter au texte de René Guénon intitulé *Le Tombeau d'Hermès*, repris dans le recueil *Formes traditionnelles et Cycles cosmiques* (Gallimard).

bout de laquelle il y avait deux pierres de la plus exquise beauté et de couleurs variées. Sur chacune d'elles, il y avait la représentation en relief d'un être humain - l'un masculin, l'autre féminin - qui se faisaient face. L'homme tenait à la main une tablette portant une inscription, tandis que la femme tenait un miroir et un instrument ressemblant à une paire de pinces. Entre ces deux pierres, il y avait un vase de pierre avec un couvercle en or. L'homme dit : « J'essayai de soulever le couvercle et lorsque je réussis à le lever, je vis quelque chose qui ressemblait à de la poix, mais sans odeur, et qui avait séché. Lorsque je mis ma main dans le vase, elle tomba dans un coffret rempli d'or. J'enlevai le couvercle et j'y trouvai du sang frais qui se coagula immédiatement lorsqu'il arriva en contact avec l'air, exactement comme se coagule du sang (naturel). Lorsque je fus en état de descendre, j'étais tout à fait sec. »

Il dit encore : « Sur la tombe il y avait une dalle de pierre que j'essayai de soulever, jusqu'à ce que, ayant réussi à la bouger, je vis un homme reposant sur le dos, qui paraissait dans un parfait état de conservation et de fraîcheur. Son corps était à découvert et ses cheveux étaient visibles. A côté de l'homme reposait une femme de semblable apparence. Il y avait un espace creux de la hauteur d'un homme au-dessous de la dalle, et celle-ci pouvait pivoter sur des pierres sphériques. A l'intérieur, il y avait des formes et des sculptures, certaines debout, d'autres renversées, ainsi que des statues de dieux d'une espèce (à présent) inconnue. »

En Egypte, il y a des édifices appelés *birâbi* faits de blocs énormes, pour ne pas dire gigantesques. Un *birbâ'* contient des pièces de différentes formes dans lesquelles il y a des lieux pour la Mixtion, le Broyage, la Solution, la Coagulation et la Distillation, ce qui indique que chacun d'eux a été bâti pour l'Art de l'Alchimie. Dans ces temples, il y a des dessins et des inscriptions en langue chaldéenne et copte, mais on ne sait pas de quoi il s'agit. Peut-être indiquent-ils la position de trésors cachés sous le sol. Ces sciences (l'Alchimie et l'art de trouver les trésors cachés) sont écrites sur des peaux d'ânes sauvages enveloppées d'écorces de peuplier blanc ou sur les écorces elles-mêmes, que les archers utilisent pour (envelopper et décorer) leurs arcs, ainsi que sur des feuilles d'or et de cuivre, et sur des pierres. Hermès est l'auteur de livres sur l'Astrologie, la Magie (litt. les enchantements) et les Sciences spirituelles. »

*

Après cette digression qui nous aura permis d'avoir quelques précisions sur ce que connote le mot *birbâ'*, revenons au traité de Senior, que nous allons à présent survoler en mentionnant certains des éclaircissements que peut apporter la lecture du texte arabe. Nous ne prétendons nullement à l'exhaustivité, naturellement, et les indications données ici doivent être

comprises comme de simples exemples de ce qu'une telle étude peut permettre d'expliquer. (Les numéros de pages renvoient à l'édition française.)

Le mot *Abarnahas*, qui apparaît plusieurs fois sous cette forme aussi bien dans le texte latin que dans le texte français (p. 29, 45...), ne présente aucune difficulté. En arabe, *abâr* désigne le plomb et *nuhâs* le cuivre. Il s'agit donc de la traduction exacte du molybdochalque des alchimistes grecs. Les mots *Cambar* (p. 29, 46) et *al-kembar* (p. 89) sont la transcription de *qinbâr*, le cinabre. *Kibric* (p. 53) est évidemment *kibrî*, le soufre. *Zarnoick* et *Zerruk* (p.102), *lermick* (p. 57) et, plus bizarrement, à la page 53, le mot *Abmitam*, sont une déformation de *zarnikh*, ce dernier désignant le sulfure d'arsenic (orpiment). C'est à se demander s'il n'y a pas eu plusieurs traducteurs. De même, le grain *Hospho*, ou *ossoto* (p. 48), *Heffor* (p. 49) et *Efer* (p. 112) représentent le mot arabe *`açfar* qui désigne le safran en fleur⁸. *Alkia* (p. 27) et *Albriam* (p. 29) viennent du même mot arabe *al-kiyân*, nom d'action du verbe *kân*, être, lorsqu'il signifie être telle ou telle chose et non le fait d'être purement et simplement. *Al-kiyân* est donc la nature propre, intime, l'essence, d'un être.

Voyons à présent rapidement quelques passages fautifs. A la page 50, l'expression *sanguinem aëris* provient d'une mauvaise lecture. Il n'y a donc pas lieu de se demander si le sens est « sang de l'air » ou « sang du cuivre ». Le texte arabe dit simplement : « ... âme et sang et air et or... ».

En haut de la page 56, la phrase : « Et les trois imbibitions, ils les ont appelées le nourrissage, et salures, et verre, et alun calciné, et cendre, et lien blanc, et sable et du nom de toute chose sèche ou similaire » contient trois fautes. Il faut lire nitre *natrûn* et non *verre*, alun et *qalqand*⁹ et non *alun calciné*, et enfin bois blanc et non *lien blanc*¹⁰. Le mot *hatab*, signifiant *bois à brûler* disparaît ici de manière d'autant plus fâcheuse qu'il possède dans la tradition musulmane des prolongements en rapport avec l'alchimie. La porteuse de bois (*hammâla al-hatab*) désigne en effet la femme d'Abû-Lahab (oncle du Prophète mais ennemi de l'Islam naissant, et dont le nom signifie *père de la flamme*); or la sourate d'Abû-Lahab est, selon l'enseignement d'Ibn Arabî, en relation avec l'alchimie¹¹.

A la page 37, le mot *cinq* à la deuxième ligne (*quinque* en latin) est une erreur; la phrase : « Leurs dix racines qui sont la perfection de l'œuvre sont cinq, à savoir mâle et femelle et leurs trois oeuvres... » n'a pas grand rapport avec l'original, qui dit : « La racine de ces dix (les dix « couleurs » dont il a été

⁸ Ce mot est différent du mot *za`frân* signifiant safran (ainsi que du mot *açfar* signifiant jaune). C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de lire *Safran* et *Efer* à la page 112.

⁹ La traduction du mot *qalqand* demeure incertaine. On l'aura rencontré dans le « *Texte d'Avicenne sur la formation des minéraux* » traduit dans le *Fil d'Ariane* n° 27.

¹⁰ Il n'est pas impossible que *lignum* soit devenu *ligamentum*.

¹¹ Voir le livre de Michel Chodkiewicz, *Un Océan sans rivage*, Seuil, 1992, et la revue *La Tourbe des Philosophes*, n° 32-33, p. 49.

question un peu plus haut et qui sont les neuf « aigles » et la « fèce ») - qui est le nombre parfait - est le quatre, à savoir le mâle et la femelle ainsi que leurs trois sœurs... » (et non leurs trois oeuvres, le latin donnant ici correctement *sorores*). Le mâle et la femelle doivent donc être comptés ensemble pour un, de sorte que l'on obtient un sens logique, conforme bien sûr à la tradition pythagoricienne, ainsi d'ailleurs qu'au texte qui dit un peu plus loin : « En vérité, dix sont quatre et en sont extraits; et en eux quatre sont dix. »

A la page 44 : « Sache que ces oiseaux sont le mâle et la femelle dont parlent les sages... Chacun de ces deux oiseaux retient l'autre. Le coagulé, en effet, retient *Kaled*; c'est le mâle qui retient le volant. Le volant est femelle, qui a ses ailes entières. » Il n'y a pas de *Kaled* dans cette affaire, ni davantage de coagulé. Le traducteur a mal compris le groupe *al-qâ'id al-khâlid*; *al-qâ'id* signifie *celui qui est assis, qui se tient ferme*; *khâlid* signifie *perpétuel*. On peut donc traduire : « Chacun de ces deux oiseaux retient l'autre. Celui qui est constamment assis, c'est-à-dire le mâle, retient le volatile. Le volatile est la femelle, qui a ses ailes entières. »

« Quel oeuf recherche-t-on ? », se demande-t-on page 28. On se le demande en effet, car il n'est nullement question d'un oeuf dans l'original. Même chose pour l'œuf mentionné page 33, dans la phrase : « ... l'eau feuillée qui est l'or des philosophes, que le Seigneur Hermès appela oeuf ayant beaucoup de noms ». Le mot arabe est *al-khayr*, qui dans ce contexte « hermétique » se traduit tout naturellement *le Bien*. L'original donne : « ...l'eau argentée (ou foliée), pure, qui est l'or des philosophes, que le sage et très vénéré Seigneur Hermès a appelé le Bien, et qui porte beaucoup de noms ».

Nous pourrions encore en remplir des pages de la même veine, mais il est à craindre que cela devienne rapidement fastidieux pour des lecteurs qui n'ont pas forcément le texte (les textes, devrions-nous dire) sous les yeux. Nous pensons que la démonstration a été suffisamment convaincante, sans qu'il soit nécessaire de la poursuivre plus avant. Notre but, en effet, n'était pas de restituer un texte intégralement correct; il faudrait pour cela tout un livre. Nous avons seulement voulu montrer que l'on ne pourra pas indéfiniment faire l'économie de l'étude de l'alchimie musulmane. On voit encore périodiquement celle-ci traitée d' « alchimie de transition ». C'est déjà un point de vue extrêmement réducteur, et qui fait passer à côté de choses essentielles. Mais si par dessus le marché on se met à négliger les « transitions » elles-mêmes, on risque de se retrouver à l'arrivée avec des textes qui ne veulent plus rien dire du tout. La littérature alchimique est déjà bien assez difficile en elle-même - outre le Secret par excellence, qui est tel de par sa nature même, elle recèle en nombre suffisamment grand secrets, énigmes, procédés de codage et de cryptographie, déclarations envieuses, textes morcelés, enrobés, mêlant comme à plaisir le vrai et le faux - sans qu'il soit encore nécessaire d'y ajouter des erreurs ou des insuffisances de traduction qui dans le meilleur des cas occasionneront une perte de temps, mais peuvent aussi égarer l'étudiant, car le problème n'est pas toujours patent.

Encore une fois, nous ne mettons pas en cause ici la traduction française, même si l'on y rencontre de temps en temps une inexactitude. Il s'agissait d'un travail indispensable, et il est bon qu'il ait été fait. Cela dit, et au risque de nous répéter, il est profondément dommage que cette traduction ait paru sans la plus petite référence au texte original. Nous reconnaissons bien volontiers que celui-ci n'est guère facile d'accès, et que de toute manière pour y accéder il faut d'abord savoir qu'il existe. C'est d'ailleurs l'un des problèmes de l'alchimie musulmane : si celle-ci reste aussi profondément méconnue, c'est souvent tout simplement parce qu'elle est inconnue, et singulièrement en langue française. Nous n'aurons pas tout à fait perdu notre temps si les lignes qui précèdent peuvent contribuer si peu que ce soit à attirer l'attention sur ce problème.